

La preuve par la parole

Collection
« Actualité de la psychanalyse »
dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut chef la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, et d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Roland Gori

La preuve par la parole

Essai sur la causalité en psychanalyse

Collection « Actualité de la psychanalyse »

érès
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2247-9
Première édition © Éditions érès 2008
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PROLOGUE.....	9
INTRODUCTION.....	19

LE TRANSFERT DANS TOUS SES ÉTATS

AU BOUT DE LA LANGUE : LE NOM ?.....	49
De la structure paradoxale de la situation analytique.....	49
Le transfert : acte dans la parole.....	53
RETOUR AUX TEXTES FREUDIENS.....	65
L'émergence de la notion de transfert.....	66
Le concept : les pensées de transfert et l'idée de transfert.....	68
« Transfert sur l'objet » et « transfert sur la parole ».....	73
Le transfert et la réalité sexuelle de l'inconscient.....	76
Le transfert et la théorie de la libido (nar cissique et d'objet) ..	80
PENSÉES DE TRANSFERT OU TRANSFERT DE PENSÉE.....	85
L'histoire se répète.....	90
Mettre à nu et rendre visible le féminin.....	92
Pensées de transfert ou transfert de pensée.....	103
DES DISCIPLES SOUS INFLUENCE.....	107
La confusion des langues.....	113
De l'analytique et du politique.....	118
Les chemins de traverse.....	122
Les paradoxes de la « formation » du psychanalyste.....	124

L'ACTING OUT DE PAROLE ET L'ÉCRITURE DES PASSIONS.....	129
<i>L'acting out</i> de parole.....	129
La passion : une folie au féminin ?	133

L'ÉVÈNEMENT À LA TRACE

ÉTHIQUE OU ÉPISTÉMOLOGIE	139
Vous avez dit science ?	142
La mauvaise foi des experts scientifiques	151
LA DÉCISION DU NOM.....	155
L'œuvre ultime	155
On tue un Père.....	162
On tue Moïse.....	168
LES MOTS, LIEUX DE RECEL DE LA MÉMOIRE	177
Où il apparaît que le souvenir n'est pas la mémoire	177
Sur les traces de l'oubli	186
La prédication du passé.....	190
À qui appartient la paternité de la construction ?	196
LA PASSION DE LA CAUSALITÉ : UNE PAROLE EN CAUSE ?	205
Cause et accusation, une même étymologie	210
La notion de « fait psychosomatique » a-t-elle un sens ?.....	214
Le déni de la parole	218
Le déterminisme freudien et la question de la causalité	224
La complaisance : un concept méconnu ?	228
LA DÉPOSITION DE LA PAROLE.....	233
Une connaissance irrationnelle ?.....	234
La juridiction poppérienne peut-elle à elle seule instituer la rationalité scientifique ?.....	239
Le réalisme est-il réaliste aujourd'hui ?	245
« L'inscription corporelle de l'esprit »	248
La preuve par la parole.....	254
VOIX OFF	257
BIBLIOGRAPHIE	277

À Pierre Fédida et Édouard Zarifian

Prologue

Lorsque, à la fin de l'été 1995, Pierre Fédida acceptait de publier *La preuve par la parole* dans la collection « Psychopathologie » qu'il dirigeait aux PUF, la psychanalyse occupait en France une place majeure dans la culture et constituait un référentiel incontestable des pratiques du soin psychique. Son influence en psychiatrie commençait à se réduire sérieusement dans les formations universitaires de cette spécialité médicale. Les professeurs de psychiatrie et de pédopsychiatrie se recrutaient toujours plus sur la base de publications dites « scientifiques » que sur l'aura de leurs connaissances psychopathologiques ou le prestige des grandes traditions cliniques. Progressivement et insidieusement le paysage de la psychiatrie se modifiait au profit d'une santé mentale recomposée à partir du DSM III (1980) puis du DSM IV (1990). Cette recomposition de la psychiatrie assurait un retour vers une « médicalisation de la déviance » participant à une culture sécuritaire de l'évaluation généralisée des conduites, favorisant un rationalisme économique des actes de soin et apportant une légitimité *formelle* aux dispositifs d'assurances sociales et aux expertises médico-légales.

Cette psychiatrie postmoderne s'était imposée massivement dans les pays anglosaxons et commençait à étendre à l'infini son emprise sur le monde occidental en contrôlant les publications, les recherches et les formations sur la base desquelles peut se reconnaître une « communauté scientifique ».

Cette révolution postmoderne de la psychiatrie n'avait pas été le fait de grandes découvertes scientifiques, d'inventions géniales, de faits nouveaux paradigmatiques, d'un système théorique ou d'une heuristique novateurs, mais procédait de la volonté politique et rhétorique de

promoteurs pragmatiques, positivistes et habiles à prendre le contrôle de la puissante APA (*American Psychiatric Association*). Comme l'écrivent Kirk et Kutchins (1992, p. 28) : « Les promoteurs de cette révolution étaient d'insipides officiels d'agences gouvernementales, d'associations professionnelles et de centres universitaires, dont les motifs étaient plus bureaucratiques et politiques que scientifiques. »

La suppression de l'internat en psychiatrie et celle de la formation spécifique du personnel soignant des institutions psychiatriques n'avaient pas encore produit leurs effets. La psychanalyse et la clinique psychopathologique dont elle prolongeait l'héritage irradiaient de manière vive et intense les pratiques libérales et publiques des psychiatres et des psychologues cliniciens. Mais ce retour de la psychiatrie *universitaire* dans le giron de la médecine ne s'accomplissait pas de manière homogène puisqu'en pédopsychiatrie, le référentiel psychanalytique gardait encore une certaine vigueur. Contrairement à la pédopsychiatrie américaine, les praticiens français manifestaient quelque répugnance à prescrire des psychotropes aux enfants et aux adolescents.

Pour certains psychanalystes, ce retour de la psychiatrie dans le giron de la médecine ne faisait que confirmer leur *croissance* à une résistance supposée endémique de la psychopathologie à la psychanalyse. Ils y voyaient la confirmation d'une opposition de structure entre le savoir clinique, les pratiques de soin de la psychopathologie et l'invention de la méthode freudienne.

D'aucuns proclament encore aujourd'hui que le pire est meilleur que le mieux et que plus on éloigne les formations et les pratiques cliniques de la psychanalyse, plus on préserve le tranchant de sa découverte. À adopter la posture d'Antigone, une telle politique épistémologique et institutionnelle fait le jeu de Créon.

À la fin de l'été 1995 en France, *les conditions de possibilité de la psychanalyse* ne semblaient pas compromises. La figure anthropologique de la culture était freudienne ou lacanienne, les pratiques de terrain des psychiatres et des psychologues largement inspirées et guidées par l'expérience de la cure analytique qu'ils avaient pour la plupart d'entre eux éprouvée pour eux-mêmes.

Tout n'allait pas pour autant pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les divisions incessantes de la communauté psychanalytique continuaient à assourdir le bruit des bottes qui se massaient aux frontières du soin et de l'université. Déjà des « experts » de la Direction de la recherche et des études doctorales (DRED) procédaient à l'évaluation des équipes de recherches universitaires pour les *conformer* toujours davantage au modèle anglosaxon. Depuis la fin des années 1980, des enseignements et des recherches en psychopathologie psychanalytique

faisaient l'objet d'assauts renouvelés de mercenaires de l'idéologie de « l'Homme comportemental » (Roudinesco, 1999).

Mais tentons de regarder les choses aujourd'hui, en 2007, dans une perspective plus historique. L'infâme *Livre noir* ou les ridicules expertises collectives de l'INSERM dans le champ de la santé mentale¹ seraient moins les causes de notre disgrâce auprès de l'opinion que les symptômes de la « maladie anthropologique » dont elle commençait à ressentir les effets. Cette rhétorique de propagande en faveur des dispositifs de normalisation sociale émergeait d'une « niche écologique² » au sein de laquelle le savoir³ freudien de l'homme tragique cédait progressivement la place à un *Homo economicus exclu* de son intimité au profit de ses performances cognitives et de ses réseaux interactionnels. Le parlêtre était insidieusement en train de céder sa place à l'*internète*.

C'est à ce niveau anthropologique qu'aujourd'hui encore le débat se situe pour mieux récuser la portée de la découverte freudienne. Aujourd'hui encore, c'est le *style anthropologique* (Gori, 2007a) de la culture qui entame le *savoir freudien* récusé pour être insuffisamment pragmatique, flexible, adaptatif et technico-économique. Notre *passion de l'ignorance* nous a empêché hier d'interpréter la séduction dont la psychanalyse a pu faire l'objet par l'hypnose de la culture et qui n'était rien d'autre qu'une *passion du désaveu*. Passion du désaveu à devoir reconnaître que la psychanalyse était adulée pour de mauvaises raisons, en tant qu'*idéologie de pouvoir* et *idéologie du pouvoir*, comme aujourd'hui c'est pour ces mêmes mauvaises raisons qu'elle est critiquée et détestée. Les passions d'Amour et de Haine se déduisent principalement de la passion de l'ignorance. Cela, c'est notre clinique analytique qui nous l'enseigne. La haine dont la psychanalyse fait l'objet réalise une *position réaliste* à l'adresse de sa promesse idéologique et accomplit une *position d'ignorance crasse* à l'endroit de sa méthode. Et il en sera demain de même pour toutes ces *idéologies scientifiques* à la mode du jour qui, au nom des sciences cognitives, des neurosciences, de la génétique et de la biologie,

1. 2007 : Dyslexie, dysorthographe, dyscalculie <http://ist.inserm.fr/basisrapports/dyslexie.html>

2005 : Expertise Trouble des conduites <http://ist.inserm.fr/basisrapports/trouble-conduites.html>

2004 : Expertise collective : « Psychothérapie, trois approches évaluées » Éditions INSERM, 568 pages.

2002 : Troubles mentaux dépistage et prévention chez l'enfant et l'adolescent <http://ist.inserm.fr/basisrapports/TroublMent.html>

2. Au sens de Ian Hacking, 1998.

3. Au sens de Michel Foucault.

promettent que « demain on rase gratis », qu'on a découvert l'allèle d'un chromosome impliqué dans la schizophrénie, un autre dans les effets thérapeutiques des psychotropes sur la dépression, un autre pour la phobie sociale..., et bientôt un dernier pour l'infidélité conjugale. C'est la même rhétorique de propagande, le même discours publicitaire qui procède par l'hyperbole, la paresse et la malhonnêteté, et agit pour promouvoir à une époque donnée l'*idéologie* la plus apte à accomplir les prestations d'influence sociale requises par une culture.

Dans notre « civilisation médico-économique », l'idéologie psychanalytique a peu de chances de résister face aux *idéologies scientifiques* qui promettent le bien-être pour pas cher, rapide, efficace et flexible. Au jeu de *l'opinion* de nos sociétés de spectacle et de consommation, l'homme du rêve, de l'intérieur, de l'intime, du déchirement tragique, de l'exil subjectif, de l'immigration des affects, a peu de chances de l'emporter sur « l'homme comportemental », sur l'individu cyberlibéral, flexible, mouvant, liquide, de la culture contemporaine. Comment l'homme tragique, freudien, divisé par le sexe et le langage, inconscient de ses déterminations, aliéné à son histoire et à ses significatifs, dont le psychisme est façonné par l'angoisse et la névrose, pourrait avoir la moindre chance de l'emporter sur le consommateur éclairé, sur l'entrepreneur de lui-même d'une culture néolibérale qui lui promet les plaisirs *queer* à tous les étages ? Comment un *Homo psychanalyticus* voué à la culpabilité tragique du conflit, à l'horreur des jouissances cruelles et féroces, à l'inhibition produite par le désir, pourrait-il avoir la moindre chance de l'emporter sur les tréteaux de l'opinion contemporaine contre un *Homo economicus*, disculpé par ses neurones, programmé par son logiciel génétique, coaché par toutes sortes de « cognitiveries » et en même temps proclamé individu libre et autonome ? Comment la psychanalyse pourrait-elle être aimée par nos contemporains en chantant les bienfaits du désêtre et de la mélancolie dans une culture qui fait de tout sujet un individu conçu comme une micro-entreprise libérale chargée de produire et de rentabiliser sa satisfaction en partenariat économique avec les autres ?

Dans ces nouvelles formes de gouvernementalité des conduites, la psychanalyse paraît dépassée, elle aurait fait son temps. La psychanalyse semble mourir, comme tous les *systèmes disciplinaires* auxquels notre civilisation tend à substituer des *dispositifs sécuritaires*, des dispositifs plus adaptés à la « gestion des risques » des populations différentielles. C'est pour cela que la psychologie et la psychiatrie tendent à se dissoudre et à s'éliminer dans une *économie politique des conduites* qui convient davantage au « management » des âmes d'aujourd'hui. Ce serait le « coaching » à tous les étages de l'hygiène publique transformée

en véritable salut religieux indiquant aux populations comment elles doivent se comporter pour bien se porter. C'est à cet endroit précis, dans cette « niche écologique » des prétendues nouvelles psychologies qu'au nom du positivisme économique, au nom du scientisme et du naturalisme, au nom du terrorisme pédagogique des rééducations cognitivo-instrumentales, on installe de nouveaux « directeurs de conscience » baptisés « experts » pour faire plus sérieux, ou « coachs » pour faire plus familier⁴.

Si l'on veut comprendre la récusation actuelle de la psychanalyse dans notre culture postmoderne, il convient de distinguer avec Foucault *le champ du savoir de celui de la science*. Le champ du savoir concerne le problème des *conditions de possibilité* pour qu'une connaissance émerge, se développe ou s'étiolle à un moment historique donné dans une culture. Le champ de la rationalité scientifique concerne le problème des *conditions de validité* de ses énoncés et de ses méthodes. Je ne crois pas à l'Immaculée Conception des concepts et des théories scientifiques qui émergent, à un moment donné, de la niche écologique d'une culture qu'en retour ils contribuent à façonner, à modeler et à recoder. Répétons-le, il convient de distinguer avec Michel Foucault les *conditions de possibilité* pour qu'une science émerge à un moment donné du champ du savoir et les *conditions de validité* qui lui donnent sa légitimité épistémologique.

Pour exemple, si la psychanalyse émerge de la niche écologique d'un savoir qui vise la fabrication d'un individu psychologico-moral compatible avec les nouvelles formes d'économie sociale du capitalisme de la fin du XIX^e siècle, il va de soi que la *méthode freudienne* fait rupture avec le champ discursif qui a contribué à son apparition. Ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse pourrait en permanence se maintenir dans la rigueur de cette méthode la distinguant du savoir qui l'a rendue possible. Bien évidemment, et l'histoire le confirme, la rigueur d'un concept tend sans cesse à retrouver le champ du savoir culturel dont il est issu et dont il se distingue. Et ce d'autant plus que la connaissance n'est pas désintéressée et qu'elle s'inscrit dans un style anthropologique qui lui est propre au sein d'un réseau institutionnel de *performativité sociale*. Foucault (1994, p. 241) écrit : « Les pratiques discursives ne sont pas purement et simplement des modes de fabrication de discours. Elles prennent corps dans des ensembles techniques, dans des institutions, dans des schémas de comportement, dans des types de transmission et de diffusion, dans des formes pédagogiques qui à la fois les imposent et les maintiennent. »

4. Cf. *Cliniques méditerranéennes*, « Les maladies du libéralisme », 2007, n° 75.

Donc on l'aura compris, le présent ouvrage se situe dans un autre champ épistémologique que mes derniers ouvrages (Gori, Del Volgo, 2005 ; Gori, Le Coz, 2006). Ici, ce ne sont pas les « formations discursives du savoir », que Foucault appelle « l'épistémè d'une époque » qui sont étudiées mais bien les conditions de validité de la psychanalyse comme théorie et comme pratique, lesquelles ne trouvent leur garantie que dans la méthode. À prendre mieux en compte les conditions de validité de leur méthode, les psychanalystes auraient davantage accru leur légitimité épistémologique et sociale. Au contraire, en exploitant à l'infini le champ du savoir psychanalytique aux dépens de sa méthode, certains psychanalystes ont parfois rejoint les incertitudes et les variations de l'idéologie. En ce sens, nous avons montré ailleurs avec Christian Hoffmann (Gori, Hoffmann, 1999) que l'idéologie psychanalytique pouvait constituer un cas particulier de l'idéologie scientifique (Canguilhem, 1988).

Dans *La preuve par la parole*, ce sont les conditions de validité de la psychanalyse qui sont examinées au regard d'une perspective épistémologique qui tend, tant bien que mal, à interroger et à cerner les formes spécifiques de sa scientificité. Simplement, cette analyse épistémologique ne saurait s'accomplir aux dépens des pratiques qui lui ont donné naissance. C'est même ce qui fait la spécificité de l'œuvre psychanalytique, « seule œuvre qui se dévoile à tout instant comme histoire de sa propre genèse » (Stein, 1971, p. 360).

C'est ici affirmer une fois encore qu'il n'y a pas de métalangage de la situation analytique et que tout ce que l'on dit ou tout ce que l'on écrit en psychanalyse provient des effets mêmes du transfert. À prendre d'ailleurs davantage en compte cette spécificité de la psychanalyse, on comprend aisément que sa pratique, fût-elle de « supervision », ne saurait réduire la méthode à une technique. Ce en quoi d'ailleurs les pratiques, les enseignements et les recherches qui se réfèrent à la psychanalyse s'avèrent impropres à une évaluation technique, quantitative, comptable. Si le lecteur veut bien m'accompagner un temps, le présent ouvrage risque fort de le convaincre du caractère insoluble de la psychanalyse dans le savoir et les procédures de l'évaluation actuelle. Je dis bien « actuelle », car tout se passe dans le nouveau style anthropologique de notre culture comme s'il n'y avait pas d'autres moyens d'évaluer que ceux des statistiques, comme s'il n'y avait pas d'autres valeurs que celles du chiffre... Max Weber (2002) évoquait déjà ce « romantisme des chiffres », propre à l'ascèse utilitariste et à l'esprit du capitalisme.

Mais en 1995, les conditions de genèse de *La preuve par la parole* n'étaient pas celles-là mêmes qui mobilisent mon écriture aujourd'hui. En 1995, mon écriture se développait sous l'ombre portée de rencontres qui donnaient pour moi un sens et une consistance à mes expériences en

les élevant à la dignité du psychanalytique. C'est tellement fragile, le « psychanalytique », que depuis plus de trente ans que la chose freudienne s'est emparée de ma pratique et de mon existence, je suis toujours aussi étonné de la perdre de vue quand je la cherche et de la retrouver quand je ne m'y attends pas.

Deux rencontres majeures ont ici « arraché » la « décision » – au sens freudien – de l'écriture de l'ouvrage réédité aujourd'hui.

La première provient de ma rencontre avec Robert Pujol au cours d'un travail qui a duré douze ans et dont je ne saurais dire dans quelle localité du « contrôle » ou de « l'analyse quatrième » il pourrait se situer. Je pourrais dire simplement que ce travail m'a permis de changer de position subjective – *Entstellung* – dans mon rapport à l'inconscient mis en œuvre dans ma pratique et dans ma vie. Robert Pujol m'a montré dans l'acte analytique l'œuvre d'une position *éthique* dans le rapport au discours inconscient, aux effets et aux anagrammes du signifiant, à son « géographisme » et à son pouvoir de surdétermination.

Ce travail avec Robert Pujol m'a permis de me déprendre de la *croiance* dans la psychanalyse pour mieux me *fier* aux effets de sa méthode, de me déprendre du transfert et de la passion pour mieux révéler la perte ontologique dont ils sont la parure.

Ma deuxième rencontre est celle de l'œuvre et de la personne de Conrad Stein auquel cet ouvrage rend hommage. De Conrad Stein, j'ai reçu à l'occasion de nos rencontres de travail, dans une proximité amicale et affectueuse, la mise en œuvre d'une *méthode* dans une pratique particulièrement efficiente dans la transmission de l'acte analytique pour les jeunes, et les moins jeunes collègues qui s'adressent à nous pour parler de leurs pratiques. Il s'agit d'une *méthode de travail en groupe* dont je dois dire qu'elle me semble la seule, encore aujourd'hui, à instituer des processus d'appropriation de l'acte analytique qui ne se révèlent pas hétérogènes, voire contradictoires, avec la *finalité* (supervision, formation) qui en fournit l'occasion (Gori, 2004). Avec Conrad Stein, j'ai aussi appris que « nous sommes habitués à penser que la psychanalyse se transmet sur le divan. Cette habitude est fort commode car elle permet d'éviter la question en confondant les processus de la transmission avec les exigences du protocole analytique qui n'est que sa condition habituelle » (Stein, 1971, p. 336-337).

Aujourd'hui encore, j'ai l'intime conviction d'une *dette* profonde et infinie à l'égard de ceux qui ont participé à ma formation. Et ils sont nombreux ces analystes, ces maîtres, ces compagnons, ces amis. Aussi ne poserai-je que ces deux noms pour dire ma reconnaissance de dette. Le nom, comme on pourra le lire dans les pages qui suivent, c'est ce qui vient border l'abîme, délimiter l'empire de cette perte ontologique origi-

naire par laquelle le sujet advient. C'est même cet effacement du nom et de la dette qui fait aujourd'hui courir notre culture anthropologique à sa perte. Le nom, c'est ce qui vient se déposer sur une absence telle une décision pour élever un événement factuel à la dignité d'un événement psychique. Puisse cet ouvrage, pour le lecteur et pour moi-même, et chacun à notre façon, contribuer à l'œuvre psychanalytique au-delà du temps de la lecture et de l'écriture.

Cet ouvrage n'aurait jamais été écrit sans la rencontre avec Marie-José Del Volgo et ce à plus d'un titre. De mon écriture, elle ne saurait désormais s'exempter.

Je tiens aussi à dire toute ma gratitude à Serge Lesourd et à Marie-Françoise Dubois-Sacrispeyre qui ont accepté de rééditer cet ouvrage que de nombreux étudiants et chercheurs continuaient à demander.

Roland Gori

Les syllabes parentales ont vocation à se recruter elles-mêmes : c'est là le gîte du transfert incestueux, qui ne peut se véhiculer que sous la forme de son représentant. La compulsion de répétition jouit donc, si on peut dire, de la structure fractionnée et sécable de la parole : c'est une sonorité qui est retenue et retrouvée, telle quelle ou inversée, pour s'insinuer ainsi méconnue, dans un nouveau nom, dès lors promu à recueillir le fantasme érotique.

R. Pujol (1992, p. 37)

L'œuvre de la parole est dans le phonème.

M. Heidegger (1936, p. 16)

Introduction

En prêtant sa propre pensée à la rêveuse, Freud ne fait qu'une supposition, dont le bien-fondé ne saurait être établi. [...] mais peu importe, car l'évidence que cette pensée appartient au rêve est valide du moment que ledit rêve est devenu le propre rêve de Freud, de Freud qui, dans sa supposition équivalant à une tentative de restituer à la patiente ce qui pourtant est à lui, révèle qu'il a fait sien ce qui est à elle.

C. Stein (1973, p. 94-95)

Au ton de sa voix, pour me dire bonjour, une grande tension et une vive irritation se laissent entendre. Au bout d'un certain temps de silence, j'émet un « eh bien ? », incitatif à dire. À quoi elle rétorque par un « eh bien, je vous quitte ! ». Pour la énième fois, elle menace d'interrompre son analyse pour en relancer la mise dans des allers-retours où elle se dépose comme sujet sur le chemin du trajet. Elle ne serait ainsi ni dans la présence qui lui dérobe ce que l'absence lui révèle, ni dans l'absence qui la laisse excentrée, en appel de l'objet de ses vœux. Cet objet, elle le constitue dans un mouvement de va-et-vient, lequel prend valeur de discours, et par les effets duquel elle trace sa position subjective. J'aurais pu lui expliquer, une nouvelle fois, que dans cette situation particulière d'interlocution que constitue la séance de psychanalyse, sa parole n'est sans doute pas étrangère à ce que je lui ai dit à la séance précédente en lui annonçant mes vacances. Sa rage toute féminine n'est sans doute pas étrangère à une réaction à cette privation anticipée. Laquelle privation anticipée, à se trouver investie par des représentations inconscientes, entretient quelque parenté avec les complexes d'idées associées à la frustration et à la castration. « Nous serions quittes », pourrait-elle dire. L'histoire de la cure et le moment où ces

paroles surviennent permettent, sans nul doute, une telle *lecture* des paroles de la patiente. Mais une telle explication ne vaut pas démonstration pour autant. La conviction qu'elle peut produire sur l'analysante et les effets sur son discours proviennent plus d'une rhétorique de la persuasion que d'une analyse du transfert. Du moins en serait-il ainsi dans cette séance, où une telle explication figurerait comme une manœuvre de détournement, un *acte apotropaique*. Et ce, alors même qu'un tel rapprochement des deux événements associatifs, l'annonce d'une absence et l'évocation d'une interruption de la cure, peut, à un autre moment de la cure pris dans une autre séquence, au détour du creuset d'un rêve ou d'un *lapsus*, valoir comme interprétation. C'est dire, d'entrée de jeu, qu'en tant que parole, l'interprétation ne vaut que par la portée de son acte d'énonciation dont le déterminisme s'avère étroitement dépendant de la dynamique inconsciente des processus transféro-contre-transférentiels.

Au cours de la séance dont il est question, je m'entends dire à ma grande surprise : « Quitter pour ne pas avoir à se séparer. » Et le lendemain, la patiente apporte un récit de rêve : un rêve de séance dans lequel, allongée sur le divan, elle tente de recouvrir une partie mise à nu du corps par l'échancrure d'une robe et qu'elle veut soustraire à mon regard. Le récit montre ici le lieu figuré d'un manque que le geste du scénario de rêve désigne en voulant le dissimuler. La suite des associations en séance met le rêve en rapport étroit avec les paroles échangées la veille. D'une certaine façon, ces paroles ont constitué l'occasion propice à le fomenter et révèlent, à *l'état naissant*, les effets de ce dialogue dans le travail de formation du rêve. D'une certaine façon, le récit de rêve vient ici prendre la place de ce qui aurait pu, dans le mythe de notre praxis, s'achever en *acting out*, en *Agieren*. Bien évidemment, nous nous abstenons de nous livrer à une interprétation symbolique du rêve laquelle, pour séduisante qu'elle pourrait être, eu égard à la théorie comme à l'expérience singulière de cette cure, ne serait là encore que le reflet dans notre écoute d'une lecture immédiate des paroles du patient. À contrario de Ferenczi, je ne saurais accréditer cette thèse qui ferait que la fonction du psychanalyste serait celle d'un *lecteur de pensées*. Au cours de la séance, c'est sur un détail *insignifiant* que porte mon interrogation, le vêtement et sa couleur dont la patiente a fait mention, qui appartiennent en propre à son histoire par l'évocation d'expériences passées dont je ne saurais ici faire mention. À devoir relever quelque chose, c'est plutôt du côté de ce que j'écris, ici même, comme un effet de séduction dans le commentaire proprement dit de ce rêve et dont le mot de « robe » fait à la fois sa trace et son acte. En effet, la patiente a désigné le vêtement par un autre mot lié à sa propre histoire et que, d'une